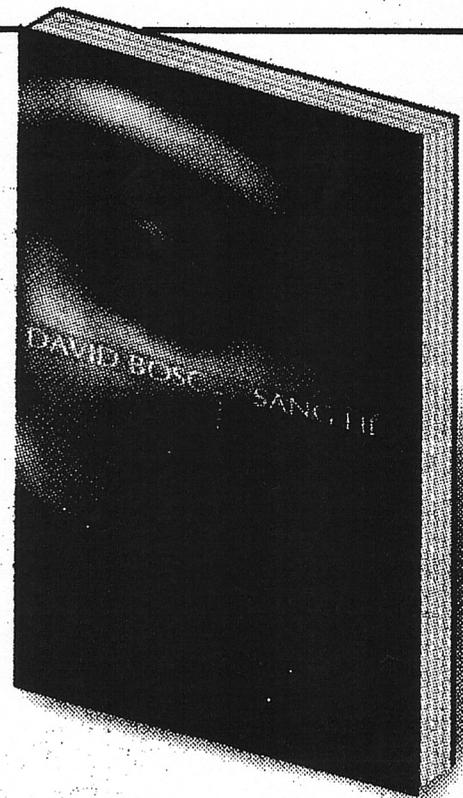


vendredi 9 septembre 2005 Libération

Roman David Bosc Garder le feu sacré

Sang lié Allia, 112 pp., 6,10€.



Le narrateur de ce premier roman, pareil au «*loup des steppes*» de Hermann Hesse, est un solitaire. Lui-même se décrit comme un sanglier (de manière cryptée dans le titre: *Sang lié*). Débordant de sève, et en même temps plein d'un dégoût de soi, il fuit la société, son faux jour, se réfugie dans la nuit, les vapeurs de l'alcool, se terre dans l'ombre d'une adolescente misanthropie: «*L'Autre n'avait pas fait, dans ma vie, son entrée fracassante.*» *Sang lié* est l'histoire d'un passage, de l'enfance qui finit à la naissance du désir, du refus du monde tel qu'il est à l'acceptation de ce qui est: le «*sentiment terrible et exaltant d'un infini de l'existence et des choses*». Le vecteur de cette conversion? L'amour, bien sûr: celle par qui «*la vie s'est ouverte par le milieu*». Avec David Bosc, le lyrisme a encore de beaux jours devant lui. Cyniques, tremblez devant son «*Je ne suis revenu de rien*»! Mais ce premier roman ambitieux ne s'arrête pas à la peinture de l'exaltation érotique, son pari tient plutôt à la langue, une langue classique: «*L'idée d'une langue nouvelle m'était un peu étrangère (...). Mais j'attendais beaucoup (...)* d'une langue très vieille, très impure, très abîmée, et charbonne en vieille lampe. Parce que si nous la tenons, cette lampe, si nous veillons la main contre le vent (oh, entre les doigts, la lumière orange d'une citrouille évidée), elle se ranimera, neuve de tous les incendies dont elle a le secret.» Un héroïque figuratif au milieu des abstraits. ◆ SEAN JAMES ROSE